



# ÉTUDES

SUR

## LA LITTÉRATURE BYZANTINE.



Bibliothèque Maison de l'Orient



166590

**ANNE COMNÈNE (1).**

« Les ouvrages de la plupart des Byzantins, a dit Sainte-Croix dans son *Examen des historiens d'Alexandre le Grand* (2), sont en quelque sorte analogues aux actions dont ils parlent, où l'on ne voit souvent ni plan, ni motif, ni conduite.... : cependant il y a de l'or dans ces scories (3). » Cet or, par malheur, n'a pas été assez cherché jusqu'à présent.

Dans cette littérature, la partie la plus riche, ce sont les historiens dont la réimpression se continue en Allemagne (4) : je vais

(1) Une circonstance qui peut donner à ce travail quelque intérêt, c'est qu'en ce moment l'Académie des inscriptions et belles-lettres s'occupe de la publication du recueil des historiens des croisades, arrêtée dès 1834 : elle doit y faire entrer, avec une partie considérable de l'histoire d'Anne Comnène, divers extraits de Jean Cinname et de George Acropolite, dont nous nous proposons de parler ensuite.

(2) Paris, 1804, in-4°, p. 153 et 154.

(3) « Les historiens de l'empire grec de Constantinople, dit aussi M. Giraud, membre de l'Institut, dans sa *Notice sur Fabrot*, p. 125, ont dans l'histoire de l'humanité une importance qu'ils ne doivent pas à leur mérite. Ces auteurs sont l'unique source de l'histoire du moyen âge, tant pour l'empire de Byzance que pour les pays limitrophes; et l'on sait que le sort de cet empire se trouve intimement lié aux grandes révolutions des temps modernes et à celles qui ont exercé le plus d'influence sur la destinée du monde. »

(4) A Bonn: on regrette seulement que, pour quelques auteurs, par exemple pour Anne Comnène elle-même, dont un premier volume a paru en 1839, elle ne soit pas poussée avec plus d'activité.

étudier l'un de ces auteurs trop négligés, Anne Comnène, qui dans l'ouvrage qu'elle a écrit sur la vie de son père (1), nous a véritablement laissé l'histoire de son siècle, c'est-à-dire de l'une des époques les plus mémorables, non-seulement de Constantinople, mais de l'Europe entière (2).

Fille d'Alexis I<sup>er</sup>, qu'une révolution éleva sur le trône de Byzance en 1081, elle naquit en 1083, dans la pourpre impériale, comme elle se plaît souvent à le rappeler (3). Un trait distinctif de son caractère, c'est en effet l'orgueil que lui inspire l'illustration de sa race et la grandeur de son rang. On en sera peu surpris : dans le palais où elle avait vu le jour régnait, pour une institution, suivant la remarque d'un spirituel écrivain (4), l'étiquette et le cérémonial.

Deux impératrices, Irène, sa mère, et Marie, femme de Nicéphore Botaniate, formèrent son enfance par leurs leçons (5). Secondés par son heureux naturel, les soins dont elle fut l'objet produisirent les plus brillants résultats : « J'ai été, nous dit-elle (6), initiée à tous les artifices de la langue des Grecs et aux richesses de leur littérature, à la rhétorique et à toutes les connaissances qu'enseigne Aristote ; la lecture des Dialogues de Platon a développé mon esprit, et l'étude des quatre sciences (7) en

(1) Sur ce point on peut la rapprocher de Zonare qui, à la fin de ses *Annales*, raconte la vie d'Alexis, et dont on loue l'impartialité.

(2) Parmi ceux qui ont parlé d'Anne Comnène, on remarquera Gibbon qui, dans le chapitre 48 de son *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, a tracé de cette femme célèbre un portrait incomplet, mais où sa physionomie est dessinée avec assez de vérité et de force : V. le t. IX de la traduction de M. Guizot, p. 228.

(3) Sur la maison souveraine à laquelle Anne Comnène appartenait, on peut consulter le *Précis historique de la maison impériale des Comnène*, in-8°, Paris, chez Rondonneau, 1807. L'auteur de cette brochure, héritier et représentant de ce nom illustre, est mort en 1821.

(4) M. Saint-Marc Girardin, préface de son ouvrage sur l'*Allemagne*.

(5) *Alexiade*, liv. III, p. 72 de l'édition du Louvre.

(6) *Ibid.*, préface.

(7) Elle désigne par là le *Quadrivium*, c'est-à-dire les quatre parties des mathématiques, pour parler le langage du temps, l'arithmétique, la géométrie, la musique, l'astronomie. Voir sur l'origine et la signification

a étendu les forces. » Il y aurait, sous ce rapport, un curieux parallèle à établir, pour la culture de l'intelligence, les occupations et les passe-temps, entre une princesse de Constantinople et la plupart des princesses de l'Europe occidentale à la même époque.

Dès les premiers jours de sa vie, elle avait été destinée au fils de l'empereur Michel, à Constantin Ducas (1) ; mais celui-ci mourut avant de devenir son époux, et Nicéphore Brienne reçut sa main. Lorsque, après plus de 37 ans de règne, Alexis cessa de vivre, le 15 août 1118, l'ambition virile d'Anne Comnène s'efforça vainement d'élever son mari au trône impérial : la conspiration avortée qu'elle trama contre Jean son frère fut suivie d'un généreux pardon (2). Depuis ce moment elle ne vécut plus que pour les affections de la famille et le culte des lettres. En 1137, le César, son époux, expira au retour d'une expédition dirigée contre les Latins, pour reprendre sur eux la ville d'Antioche (3). Alors Anne Comnène avait cinquante-quatre ans : elle se retira, d'après l'usage du temps, dans un monastère. Les loisirs de son veuvage et de sa retraite furent surtout consacrés à la composition de l'ouvrage que nous lui devons : c'était, comme elle le dit (4), à l'étude et à la religion seules qu'elle voulait demander des consolations. Dans sa solitude profonde, exclusivement occupée de la mémoire du passé, et pleine du culte pieux des personnes qu'elle avait perdues, elle ne donnait accès auprès d'elle qu'à ceux dont elle espérait obtenir quelques renseignements sur les exploits de son père, quelques secours pour son travail chéri (5). En 1143 lorsque Manuel Comnène remplaça sur le trône Jean son frère,

---

de ce mot, du Cange, *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis*, t. V, col. 1018.

(1) *Commentaires* de Nicéphore Brienne, préface, c. 8.

(2) V. Nicéas, de *Joanne Comneno*, c. 2 ; et consultez, au sujet des princes de la famille des Comnène, Hanke, de *Byzantinis scriptoribus*, in-4<sup>o</sup>, Leipsick, 1677, p. 492 et suiv.

(3) Guillaume de Tyr, de *Bello sacro*, liv. XIV, c. 24 ; Nicéas, de *Joanne Comneno*, c. 11 et 12 ; *Alexiade*, préface, et liv. XI, p. 321 et 327.

(4) *Alexiade*, liv. XIV, p. 446.

(5) *Ibid.*, liv. XIV, p. 447.

elle le poursuivait avec beaucoup d'ardeur, toujours active à rechercher, comme elle l'atteste, de nouveaux éléments de la vérité (1). Qui dirait, à voir ces pages animées de tant de feu et de passion, qu'elle les écrivait dans une époque si avancée de sa vie et séparée du monde par les froides murailles d'un couvent ? Qui ne croirait, trompé par la vivacité des souvenirs, et par l'émotion d'un style plein d'élan et d'abondance, qu'il est en quelque sorte l'écho des événements eux-mêmes, tandis qu'Anne Comnène en était déjà séparée par un espace de plus de trente ans (2) ? Aussi M<sup>me</sup> de Sévigné, par une illusion facile à concevoir, s'est-elle singulièrement méprise en assignant à l'auteur une jeunesse que son imagination avait seule conservée : « Nous lisons, dit-elle dans une de ses lettres (3), une histoire des empereurs d'Orient écrite par une jeune princesse, fille de l'empereur Alexis : cette histoire est divertissante. » La jeune princesse avait 65 ans quand elle termina son *Alexiade*, dont le titre, aussi bien que le style, sembleraient annoncer un poème. Les premiers mots de la préface feront assez connaître le faste de langage qui lui est préinaire (4). Avant tout nous avons dû chercher à être interprète fidèle :

(1) *Alexiade*, p. 445 et 456.

(2) Dans le liv. XIV en particulier, elle mentionne l'année 1148 : elle mourut peu après, sous le règne de son neveu Manuel ; son tombeau se voit encore à Constantinople, dans l'église de Sainte-Sophie.

(3) Lettre 594<sup>e</sup>, édit. de Blaise, 1818, t. V, p. 191. — On peut rapprocher de ce suffrage celui d'un littérateur distingué, qui mourut au commencement du dix-huitième siècle, Vignoul de Marville (don Bonaventura d'Argonne) : « C'est, dit-il de l'*Alexiade*, une histoire polie et qui va de pair avec l'histoire d'Alexandre le Grand, écrite par Quinte-Curce. *Mélanges d'histoire et de littérature*, t. III, p. 36. Cf. Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, Paris, in-8°, 1819, t. VIII, p. 326; Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. VI, p. 389; Sainte-Croix, ouvrage cité, p. 757.

(4) Poussines, qui a donné le premier une version latine de l'*Alexiade*, a recherché encore sur l'enflure de l'original ; plus d'une fois il en a dénaturé le sens. Une traduction française d'Anne Comnène a été insérée par le président Cousin, dans son *Histoire de Constantinople, d'après les originaux grecs*, 8 vol. in-4°, de 1672 à 1674 ; réimprimée en Hollande, 11 vol. in-12, 1685. Cette traduction est bien écrite, mais fort infidèle : par ce motif, je n'ai pu la conserver dans les morceaux que je cite.

« Le temps, dans son cours irrésistible et son mouvement continu, entraîne et emporte avec lui toute chose, dès qu'elle a pris naissance. Il précipite tout dans le gouffre profond de l'oubli, tantôt ce qui n'est pas digne d'être gravé sur la pierre, tantôt ce qui est grand et mérite d'être consacré par la mémoire des hommes : quelquefois il fait revivre, pour parler avec la tragédie, ce qui avait disparu, ou replonge dans les ténèbres ce qui en était sorti. Mais la digue la plus puissante de ce torrent si rapide est dans les récits de l'histoire. Elle arrête, pour ainsi dire, son invincible impétuosité, en s'attachant à conserver, à perpétuer le souvenir de tous les événements qu'elle recueille. »

Anne Comnène nous apprend quel motif l'a déterminée à prendre la plume : « Nicéphore Brienne, mon époux, incapable, même au sein des occupations et des fatigues militaires, de renoncer à l'étude des lettres, composa dans le séjour des camps plusieurs ouvrages dignes de renommée : son but de prédilection était d'écrire les exploits d'Alexis, conformément aux ordres de l'impératrice... Mais la fortune ne lui a pas permis de réaliser cette œuvre : ainsi elle a causé un grave préjudice aux faits qu'il eût exposés ; elle a frustré les lecteurs d'un vif plaisir. C'est ce qui m'a engagée moi-même à raconter la vie de mon père : je n'ai pas voulu que de si grandes actions fussent ignorées de la postérité (1). »

Elle commence par retracer la jeunesse d'Alexis et les expéditions qui l'ont signalé dans la condition privée : la plus difficile et la plus glorieuse de toutes, fut sa campagne contre Brienne (2), qui, après la déposition de Michel Ducas, avait disputé le trône à Nicéphore. Cette partie se distingue par le mouvement et par l'intérêt du récit. On apprend d'abord combien était formidable l'ennemi que le grand domestique (3) Alexis avait reçu mission de combattre.

---

(1) *Alexiade*, préface.

(2) L'époux d'Anne Comnène était le petit-fils de ce Brienne.

(3) Entre les titres si multipliés de la cour de Byzance, celui-ci était l'un des plus considérables. Il désignait le général des armées de terre, comme le titre de *grand duc* désignait le chef des armées de mer : « Fo-

« Un mérite militaire éclatant, une origine des plus illustres, une haute stature, un beau visage, une prudence consommée, jointe à une grande vigueur physique, tous ces avantages élevaient Brienne au-dessus de ses contemporains, et le rendaient digne de l'autorité suprême. Tel était le caractère persuasif de son éloquence, et son art d'attirer à lui tout le monde par la séduction d'un coup d'œil et de quelques paroles, qu'on vit les soldats et les particuliers en foule lui céder le premier rang et proclamer en lui le chef qui devait réunir sous son pouvoir l'Orient et l'Occident. Dans sa marche, en effet, les habitants des villes le recevaient à l'envi les bras ouverts : ils se l'envoyaient successivement les uns aux autres, chargé de leurs applaudissements (1). »

Suit l'exposition des manœuvres habiles d'Alexis pour disputer la campagne à un adversaire si supérieur en forces ; enfin, le tableau animé d'une bataille, semée de mille incidents divers, où la fortune se joue tour à tour des deux rivaux. Voici l'artifice qui assura l'avantage au grand domestique : « Tandis qu'il errait çà et là, un des écuyers de Brienne s'offrit à ses yeux. Il tenait en main un cheval orné d'une housse de pourpre, revêtu de harnais brillants d'or, et auprès de lui se montraient les gardes chargés de porter, comme il est d'usage, à côté des empereurs, les glaives appelés *romphées* (2) : c'étaient de grands sabres, ou épées étroites et tranchantes, particulièrement en usage chez les Thraces. À cette vue, Alexis abaisse sur son visage la visière d'acier suspendue au plateau de son casque, il se précipite sur cette troupe avec quelques soldats, renverse l'écuyer, saisit le cheval de Brienne, enlève les *romphées* ; puis il fait promener dans toute son armée le coursier impérial, avec les armes qui ont coutume d'annoncer la présence du monarque. Un héraut, à la voix so-

---

cam vero Domesticum majorem, hoc est terrestris exercitus ducem fecit, » lit-on dans Loithprand, *Hist.*, III, 7.

(1) *Alexiade*, liv. I, p. 9.

(2) ῥομφαίαι, « framae » : ainsi traduit du Cange, dans son *Glossaire grec-latin*. « Sic porro, » ajoute-t-il, « videantur appellari recentioribus grecis hastæ longiores, quarum ligna interdum aurata, interdum aure clavata erant, cujus modi apud nos pertusanae. »

nore, les précédait avec ordre de crier partout que Brienne était mort (1). »

Abandonné de ses troupes, que disperse le découragement, Brienne se voit enfin contraint de se rendre ; mais ce n'est qu'après une résistance acharnée qui lui concilie le respect de son vainqueur : « La vibration des arcs sifflant tour à tour assourdit les oreilles ; les flèches pleuvent de tous côtés et obscurcissent les yeux d'un épais nuage ; la lutte est devenue impossible pour les troupes de Brienne : car parmi elles aucun homme, aucun cheval n'est sans blessure. Elles lâchent pied, elles se débandent ouvertement. Mais leur chef, quoique harassé de combattre et forcé de reculer, continue à déployer son courage et sa grandeur d'âme. Sans cesse il se retourne pour faire face à qui le harcèle ; sans cesse il ennoblit sa retraite par la vaillance et les hauts faits. Son frère et son fils partagent ses périls, et dans cette situation si critique, c'était un spectacle admirable que de contempler leur héroïque défense. A la fin, le coursier de Brienne, épuisé de fatigue, fut hors d'état de fuir autant que de poursuivre ; à force de fournir course sur course, il était près d'exhaler son dernier souffle. Alors celui-ci l'arrêtant, semblable à un généreux athlète, demeure immobile et se prépare à un dernier effort. Un Turc, avec l'élan d'une panthère, saute sur son cheval : il se cramponne à la croupe de l'animal, s'attache au guerrier, le serre sans lâcher prise, et lutte pour lui monter sur le dos : celui-ci se retourne avec la violence d'une bête féroce et veut le percer de son épée ; mais il ne peut y réussir, tant le Turc sait avec souplesse se cacher derrière lui et se dérober à ses coups. Bientôt il le presse à son tour, jusqu'à ce que Brienne, le bras épuisé, l'âme vaincue par le désespoir, s'abandonne aux mains de ses ennemis. Maîtres de sa personne, et fiers de ce grand triomphe, ils l'amènent en présence d'Alexis (2). »

Cet éclatant succès semblait dès ce moment le prédestiner à l'empire ; mais ce prince, que les Latins nous ont peint si soup-

---

(1) *Alexiade*, liv. 1, p. 13.

(2) *Ibid.*, p. 15.

conneux et si faux sur le trône de Constantinople, comment le reconnaître dans le jeune général victorieux, dont la générosité presque imprudente égalait alors la bravoure ? Voyons-le conduire à Botaniatè son illustre captif : « Après qu'ils eurent fait un assez long trajet, Alexis voulut le tirer de son chagrin et lui réchauffer le cœur de quelque bonne espérance : Mettons pied à terre, lui dit-il, et asseyons-nous ici pour prendre un peu de repos. L'autre, tout entier à la crainte de perdre la vie, ainsi que les hommes qu'agitent de si violents transports, n'éprouvait aucun besoin de se délasser; et peut-on y songer, quand on ne compte plus même sur l'existence ? Pourtant, il s'empressa de faire ce que voulait Alexis ; car le propre de celui qui a un maître, c'est d'être prompt à suivre toutes les impulsions qu'il lui donne, surtout quand ce maître est un vainqueur. Les deux chefs descendirent donc de cheval, et mon père chercha aussitôt un lit sur le gazon verdoyant où il se coucha : Brienne, de son côté, posa la tête au pied d'un chêne élevé. Le premier fut bien vite endormi ; mais le sommeil ne versa pas au second ses doux pavots, pour parler le gracieux langage de la poésie. Il leva les yeux : l'épée d'Alexis pendait aux branches ; il l'aperçut et se vit sans témoins. Soudain son esprit abattu se ranime ; une résolution hardie s'en empare : celle de tuer son père. Cette pensée se fût bientôt exécutée en fait, si, par son influence supérieure, une force divine ne l'eût retenu. Elle étouffa dans le cœur de Brienne ce mouvement de fureur ; elle lui fit abaisser sur le général un regard désarmé : c'est ce que je lui ai souvent entendu raconter à lui-même. On peut reconnaître par là que Dieu veillait sur Alexis, et, comme un objet de prédilection, le réservait à une destinée plus haute : il voulait se servir de lui pour relever l'empire romain (1). »

Cet héroïsme confiant d'Alexis rappelle un fait analogue de notre histoire : ainsi voyait-on, le soir même de la victoire de Dreux, qu'il avait remportée sur les Huguenots, le duc François

---

(1) *Alexiade*, liv. I, p. 16 : « S'il eût été possible, a dit Le Beau, dans son *Histoire du Bas-Empire*, de relever les ruines de l'empire, peut-être les princes en eussent été plus capables. »

de Guise partager son lit avec le prince de Condé, son prisonnier : « Le prince de Condé, dit un de nos historiens (1), ne put dormir ; le duc de Guise ne fit qu'un somme. »

Ce qui communique surtout un grand intérêt à *l'Alceste*, c'est la peinture de ces rudes et fibres physiques des héros d'Occident, qui jetaient alors sur l'Orient amolli des regards de convoitise et inspiraient à ses empereurs de si cruelles alarmes. L'ambigüation émue d'Anne Combauc telot son langage d'un coloris remarquable, lorsqu'elle nous représente les deux plus terribles ennemis de son père, Robert Guiscard et Rodolphe : « Il faut, dit-elle au sujet du premier (2), exposer quelle était sa race, quelle fut sa fortune, à quel degré prodigieux de grandeur l'éleva le cours des événements, ou, pour s'exprimer avec plus de justesse et de pitié, à quel point le talent parvint la divine Providence, lorsqu'elle se prêtait au succès de ses combats dévins. Cet étranger, naïf de Normandie, était d'une origine obscure ; à la passion du commandement, il joignait l'âme la plus artificieuse. Brave de sa personne, merveilleusement habile à circonvenir de ses pièges les richesses et la puissance, plein de confiance dans le succès, il arrivait sans jamais devier au but qu'il s'était proposé d'atteindre. Au physique, tel était l'avantage de sa taille, qu'elle surpassait même celle des plus grands ; il avait la barbe rousse, la chevelure d'un jaune délavé, les épaules larges, les yeux bleus, mais d'où la flamme semblait jaillir en éclairs. Là où le corps devait avoir de l'ampleur, il ne manquait pas de souplesse ; là où les parties devaient être resserrées, leurs proportions étaient parfaitement exactes ; aussi, de la tête aux pieds, c'était un homme, ainsi que je l'ai souvent oui dire, d'un extérieur accompli. Quant à sa voix, Homère, en parlant de celle d'Achille, dit

(1) V. *l'Art de scriber les dates*, in-folio, t. I, p. 686. Cf. une lettre de Pasquier, XI, 4, où est auteur « décrit deux beaux traits de magnanimité, l'un de la part de M. de Guise, l'autre de baron de Ranchoy, son prisonnier. »

(2) Une histoire de Robert Guiscard a été récemment publiée par la Société de l'Histoire de France ; on remarquera que, dans le vieux langage normand, Guiscard signifiait roux.

que les accents en ressemblaient au bruit confus d'une nombreuse multitude : de même, un seul cri de Guiscard suffisait pour mettre en fuite des milliers d'ennemis. Avec une telle nature, un tel cœur, il ne pouvait, comme on pense, reconnaître aucun maître. Ainsi, dit-on, sont faites ces grandes âmes, en quelque obscure position que le sort les ait cachées (1). »

On a follement supposé que le fils de Guiscard, Boémont, avait troublé d'un autre sentiment que celui de la terreur l'âme ardente d'Anne Comnène : elle n'était qu'un enfant, lorsque cet audacieux ennemi de son père traversa Constantinople ; mais la vivacité de ses souvenirs se retrace dans cette peinture : « Il n'a trouvé d'égal ni chez les Grecs ni chez les Barbares. Il était d'une haute stature, si bien qu'il dépassait les plus grands presque d'une coudée ; il avait le ventre et les flancs peu saillants, les épaules larges, la poitrine vaste, les bras puissants. Ses membres n'étaient pas maigres, ni pourtant surchargés d'embonpoint ; ils avaient une proportion harmonieuse qui semblait empruntée au ciseau de Polyclète. Ses mains étaient fortes, ses pieds solides ; son dos et son cou bien pris ; son corps d'une blancheur merveilleuse : mais son visage joignait l'éclat à la blancheur. Sa chevelure était d'un blond vif ; elle ne tombait pas sur ses épaules comme celle des autres barbares, elle était coupée à la hauteur des oreilles. Sa barbe était-elle rousse ou non ? Je ne saurais le dire : le rasoir y avait passé et l'avait fait mieux disparaître que la pierre ponce : je suppose cependant qu'elle devait être rousse. Ses yeux étaient bleus et révélaient le courage et l'assurance ; ses narines aspiraient l'air librement. On trouvait je ne sais quel charme dans cet homme ; mais il disparaissait sous la terreur qu'il inspirait. Il y avait quelque chose de dur et de sauvage dans toute sa personne, dans son attitude et dans son regard. Son sourire même semblait une menace. Son esprit souple échappait à toute prise (2). » Par le stratagème suivant, que raconte Anne Comnène, on pourra juger en effet de sa fécondité d'expédients

(1) Liv. I<sup>er</sup>, p. 23 et 24.

(2) Liv. XIII, p. 403 et 404.

et de son caractère rusé. Sans flotte et sans armée de terre, Boémont semblait sur le point de tomber aux mains d'Alexis : comment échapper à une situation presque désespérée ? « Partout il fait répandre la nouvelle de son trépas : dès qu'il pense que ce bruit a pris assez de consistance, il se place dans un cercueil ; et, chargé de ce mort tout vivant, un navire quitte le port d'Antioche pour se rendre à Rome. Boémont traverse ainsi la mer, comme s'il eût été sans vie. Tout contribuait à le faire croire, et l'appareil funèbre du vaisseau et le deuil de ceux qui le montaient : car, rangés des deux côtés, les Barbares s'arrachaient les cheveux et poussaient d'horribles gémissements. Lui cependant, étendu sans mouvement, respirait par quelques ouvertures cachées. Quand on fut loin de la terre, on lui donna des aliments ; ensuite les pleurs et les cris reprirent leur cours. Afin que l'on crût sentir l'odeur d'un cadavre, on avait étouffé un coq qui fut placé auprès de lui. . . . Mais à peine Boémont eut-il atteint Corfou, comme s'il fût arrivé dans une sûre retraite et dans un château fort, il se releva de son tombeau, il jouit de la lumière, respira l'air pur, et, se faisant conduire vers le duc de la ville, il lui ordonna de rapporter ces paroles à l'empereur : « Sache qu'aujourd'hui, de mort que j'étais, je suis redevenu vivant ; j'ai trompé tous les yeux, et je suis rentré sur mes terres, prêt à te causer encore de mortels déplaisirs. Une armée de Lombards, de Latins et de Francs va se rassembler sous mes ordres : je remplirai de carnage et de sang tes villes et ton territoire ; je veux aller planter ma lance jusque dans Byzance (1). »

Au reste, l'audace, dans cette maison, n'était pas l'apanage exclusif des hommes : les femmes aussi étaient des héros. Gaète, femme de Robert Guiscard, combattait à côté de son époux à la bataille de Dyrrachium ; elle rallia ses troupes ébranlées par l'attaque de l'empereur Alexis. Ainsi nous l'a représentée Anne Comnène : « De Salerne, le duc de Lombardie s'était rendu à Hydronte. Ce fut là, qu'après une attente de quelques jours, il se réunit à son épouse Gaète. Femme guerrière, elle partageait les

---

(1) Liv. XI, p. 341 et 342.

campagnes de son mari; sa contenance, sous les armes, inspirait l'effroi, et l'on ne vit pas sans terreur Robert accueillir et serrer dans ses bras cette héroïne cuirassée de fer (1). »

La passion de l'auteur, partout empreinte dans ses récits, l'entraîne à tout exagérer : aussi ne faut-il pas accepter avec une foi aveugle les éloges sans mesure et sans fin qu'elle prodigue à ceux qui lui sont unis par les liens du sang ou de l'affection. On ne doit pas non plus accueillir sans contrôle les jugements qu'elle porte sur les ennemis de l'empire, en particulier la manière dont elle nous parle de Grégoire VII. On sait que ce pontife préparait alors la suprématie de l'Eglise romaine, qui fut achevée par Innocent III, le plus grand peut-être de tous les papes. La question d'abord toute religieuse des investitures avait mis aux prises, dans la personne de Grégoire VII et de Henri IV d'Allemagne, les deux pouvoirs souverains de la chrétienté ; cette lutte, avec des vicissitudes multipliées, devait se prolonger pendant plusieurs siècles (2). Il est curieux de lire l'un des épisodes que nous en rapporte Anne Comnène : « A cette époque, le pape de Rome, potentat qui se fait craindre, grâce à l'appui de nombreuses armées, avait de graves démêlés avec l'empereur Henri. Celui-ci, renonçant à tout égard pour lui, déclara en termes hautains que, s'il ne descendait pas du siège pontifical, il l'en chasserait honteusement. Furieux de ces menaces, le pape fit aussitôt tomber sa colère sur les députés du prince : non content de les maltraiter avec inhumanité, il ordonna de tondre leur tête avec le ciseau, de couper leur barbe avec le rasoir, et, après avoir épuisé sur eux sa vengeance par un infâme outrage que n'inventerait pas la férocité des Barbares, il les renvoya. Cet outrage, je le spécifierais, si ma pudeur de femme et de princesse ne me forçait au silence : car un tel attentat est indigne, je ne dirai pas d'un pontife, mais de tout homme qui prend le nom de chrétien. L'âme frémit d'horreur à

(1) Liv. I<sup>er</sup>, p. 35; cf., liv. IV, p. 116.

(2) Pour la querelle du sacerdoce et de l'empire on peut voir l'ouvrage de M. Ozanam, intitulé : *Deux Chanceliers d'Angleterre*, où il en est fait un examen spécial.

la seule pensée d'un tel crime, commis, ô justice divine ! par un évêque, par le prince des évêques, que dis-je ? par celui qui occupe le premier siège de l'univers : ainsi, du moins, l'affirment et le croient les Latins ; mais cette prétention est un témoignage de leur vain orgueil (1). »

Hâtons-nous d'observer d'ailleurs que l'accusation dirigée contre Grégoire VII par Anne Comnène, est loin d'être prouvée (2). Les assertions violentes de cette princesse ne sont pas demeurées sans contradicteurs ; mais, comme il est trop ordinaire dans de telles questions, les défenses n'ont pas été beaucoup plus concluantes ni surtout plus mesurées que les attaques (3).

Anne Comnène ne nous apprend pas seulement quelle antipathie invincible séparait les deux églises latine et grecque ; on découvre encore par son livre combien d'hérésies troublaient l'empire (4). En Orient, comme en Occident, les moyens habituellement mis en usage pour imposer l'unité de croyance étaient le fer et le feu : la persécution ne manquant pas de produire son effet ordinaire, avec les sectes divisées en une multitude de branches croissait sans cesse la nécessité de nouveaux supplices. Alexis, il faut le reconnaître à son éloge, s'efforça souvent d'éviter ces rigueurs. On voit, au reste, à quel point l'absorbaient les préoccupations religieuses. Caractère bizarre de cette époque, l'empereur jouait fréquemment le rôle de prédicateur et d'apôtre. Au rapport de sa fille, il ramena à la foi, dans la ville de Philippole, beaucoup de Manichéens égarés (5) : tels étaient les triomphes dont les successeurs de Constantin consolaient leur abaissement.

---

(1) Liv. I<sup>er</sup>, p. 31 et 32. — Sur la « grande et ambitieuse contention de l'évêque de Constantinople contre le Romain, » on peut consulter les *Recherches* de Pasquier, III, 1, 3.

(2) V. Fuesslinus, *Dissertatio de Alexiade*, Turici, 1746, in-4<sup>o</sup>, p. 15.

(3) Parmi ces réfutations passionnées on remarquera celle de Greiserus « *Refutatio alogiarum Annæ Comnenæ contra Gregorium VII papam*, » Ingolstadii, 1611, in-4<sup>o</sup>.

(4) Liv. X, p. 269 et 270 ; liv. XV, p. 486-490, etc.

(5) Liv. XIV, p. 455 et 456.

Malgré la ferveur de ses sentiments religieux, on a fort accusé Alexis d'avoir opposé toute espèce d'obstacles au succès des guerres saintes, qui entraînaient alors l'Occident vers le tombeau de Christ ; on a souvent parlé de la perfidie de ce prince et de ses Grecs à l'égard des Croisés. Mais les procédés de ceux-ci étaient-ils toujours de nature à faire naître les sentiments d'une bonne et confiante amitié ? Redoutait-on sans motif, à Constantinople, ces peuples de l'Europe occidentale, à l'humeur aventureuse et sauvage, qui affectaient de mépriser ce que les Grecs estimaient plus, la culture des lettres et des arts ? Ne fallait-il pas contenir par une surveillance active ces chevaliers qui croyaient aller à la conquête de nouveaux royaumes, et dont les descendants devaient un jour, sur leur passage et presque par caprice, s'emparer de Constantinople ? Enfin la défiance, cette politique du faible n'était-elle pas l'arme dont, en présence de tant d'embarras et de dangers, l'âge avait instruit Alexis à se servir ? Sans doute, parmi les compagnons de Godefroi de Bouillon, beaucoup, animés des mêmes sentiments que lui, ont droit à notre sympathie reconnaissante. L'esprit qui a inspiré les croisades a été réhabilité de nos jours avec trop d'éclat, pour qu'il ne paraisse pas superflu d'en présenter l'apologie. Mais, en rendant hommage à la valeur chevaleresque des défenseurs de la foi, en admirant ces colonies victorieuses qui allaient chercher et répandre la civilisation, on confessera cependant que les Croisés réunis, outre qu'ils étaient pour les empereurs grecs de formidables voisins, se préoccupaient peu de dissiper, par leurs procédés, les alarmes qu'ils inspiraient naturellement. On en jugera par le récit suivant d'Anna Comnène. Alexis était parvenu à se faire jurer fidélité par les Latins : « Le serment demandé fut prononcé dans une assemblée générale, à laquelle assistaient, avec Godefroi, tous les seigneurs latins ; mais l'audace d'un des plus nobles comtes signala cette cérémonie : il alla s'asseoir sur le trône impérial. Alexis supporta cette insolence sans proférer une parole : depuis longtemps, le caractère hautain de cette nation lui était connu. Le comte Baudouin s'approcha de ce téméraire, le prit par la main et le fit lever, en lui adressant de justes reproches. « Il ne vous convien-

pas, lui dit-il, d'agir ainsi, au moment où vous reconnaissez la suzeraineté de l'empereur. Il faut observer les usages de ce pays. » Le comte ne répliqua point à Baudouin ; mais, se tournant vers Alexis, et, le regardant d'un air dur : « Voyez donc, dit-il dans sa langue, voyez ce campagnard qui demeure seul assis, en présence de tant d'illustres chefs ! » Le mouvement des lèvres du Barbare n'échappa point au prince. Il appela un des interprètes qu'il employait pour communiquer avec les Latins, lui demanda le sens des paroles prononcées ; et, quand il le connut, il ne répondit pas davantage à ce propos, mais en garda par-devers lui le souvenir. Lorsqu'ensuite tous le saluèrent pour prendre congé de lui, il appela cet insolent. « Qui êtes-vous, lui dit-il, quel est votre pays, quelle est votre naissance ? » Je suis, répliqua-t-il, de pure race française et de noble maison. Je ne connais qu'une chose, c'est que, dans la contrée d'où je sors, à un endroit où trois chemins se rencontrent, s'élève une église fort anciennement construite. Là se rend quiconque prétend déployer ses forces dans un combat singulier et s'annonce comme prêt à accepter tout défi : là, se recommandant à la protection divine, il attend le rival qui osera en venir aux mains avec lui. Dans ce lieu même, j'ai prolongé patiemment mon séjour ; j'ai appelé de mes vœux, j'ai cherché des regards celui qui paraîtrait pour se mesurer contre moi : aucun adversaire ne s'est montré. « Eh bien ! lui répartit l'empereur, s'il n'y a pas eu d'ennemis qui jusqu'à présent aient répondu à votre appel, voici le moment qui ne vous en laissera plus désirer..... (1) »

De cette attitude de bravade et de provocation, d'un côté, devait donc résulter, de l'autre, l'attitude de la défensive. A la confiance des forces poussée jusqu'à l'arrogance, devait être opposée la circonspection cauteleuse. De là des récriminations, fondées sans doute des deux parts : de là aussi une extrême difficulté à en discerner la justice (2). On n'entreprendra pas, d'ailleurs, de

---

(1) Liv. X, p. 300 et 301.

(2) Aussi est-il très-nécessaire de contrôler la véracité historique des écrivains de ce temps, en opposant entre eux les témoignages des Latins et des Grecs. Cette tâche a été entreprise avec succès pour l'époque

nier que sur ce trône, dont les marches glissantes avaient vu tomber en si peu de temps huit empereurs, le caractère d'Alexis ne se soit singulièrement modifié. Dans ses vingt-sept dernières années, entouré de périls, il dut changer de nature, et ce brillant vainqueur, que nous avons admiré reposant avec calme entre ses armes et son prisonnier, ne parut plus au terme de sa carrière qu'un prince dissimulé et artificieux comme ses sujets. Mais comment l'on nomme artifice, ne pourrait-on pas l'appeler plus justement politique ou habileté? Combattre avec d'autres armes des si formidables adversaires, n'eût-ce pas été se découvrir devant l'ennemi et courir à sa perte?

Quoi qu'il en soit, on ne saurait, sur plusieurs points de l'administration intérieure d'Alexis, lui refuser de justes éloges. Il y a droit surtout pour s'être montré le père des pauvres et des affligés. A cet égard, il faut reconnaître, pour l'honneur du Bas-Empire, que la plupart de ces institutions de charité qui honorent le christianisme nous sont venues de Constantinople. A tout moment il est question dans la Byzantine des retraites ouvertes à l'enfance, à la maladie et à la vieillesse; de celles où la misère, où la qualité

---

qui nous occupe, par M. Wilken, dans un ouvrage couronné en 1810 par l'Institut: « Rerum ab Alexio primo, Joanne, Manuele et Alexio secundo Comnenis gestarum libri quatuor, » Heidelberg, 1811, in-8<sup>o</sup> de 630 p. Le sujet mis au concours par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avait été proposé en ces termes: « Examen critique des historiens d'Alexis Comnène et des trois princes de sa famille qui lui ont succédé. » On doit comparer ces écrivains avec les historiens des croisades, sans négliger ce que les auteurs arabes peuvent fournir de lumières sur le règne de ces empereurs, et principalement sur leur politique envers les croisés. « M. Le Prévost d'Iray, présentement sur le bre de cette Académie, a partagé le prix avec M. Wilken; mais son mémoire n'a pas été donné au public. Déjà, auparavant, cette comparaison des auteurs de Constantinople, et d'Anne Comnène en particulier, avec les écrivains occidentaux, si propre à jeter du jour sur l'histoire de ce siècle mémorable, avait été abordée par du Cange: « Hanc comparationem institui, » dit-il dans la préface de son édition de Cinname, « ut rerum quæ describuntur veritas eluceat, et eorum infirmitur fides, si quando socero gener, parenti filia et principi subditus, plusculum etiam quam concedit veritas, indulserint. »

seule d'étranger font trouver une place ; et Alexis est signalé parmi ceux qui propagèrent avec le plus de zèle ces établissements, qui donnèrent à ces œuvres de philanthropie religieuse l'impulsion la plus active. Déjà les monastères eux-mêmes étaient à Constantinople autant d'écoles où la jeunesse pouvait chercher, avec un refuge, le bienfait de l'instruction. Le nombre des constructions de ce genre dues à la libéralité d'Alexis fut considérable (1) : Anne Comnène leur consacre, dans plusieurs endroits de son histoire, des détails pleins d'intérêt, et signale l'une d'entre elles, en particulier, comme égalant par sa grandeur une ville entière (2).

Mais de tous les détails qu'elle nous transmet, les plus attachants, à coup sûr, sont ceux qui se rapportent à la première croisade. Plusieurs Français y figurèrent, bien que le roi Philippe I<sup>er</sup>, témoin sans gloire d'une époque féconde en grands événements et en héros, n'eût pas voulu lui-même prendre la croix. Cette partie de l'*Alexiade* (3) semble donc, outre son importance historique, avoir pour nous un intérêt national. Voici comment est raconté le début de cette immortelle entreprise : on jugera si Anne Comnène est demeurée trop au-dessous de la grandeur des faits. « Alexis n'avait pas eu le temps de goûter un long repos, lorsque la renommée lui annonça que des armées innombrables approchaient. C'était l'Occident tout entier, c'étaient les races barbares répandues sur la terre, depuis les rives ultérieures de l'Adriatique jusqu'aux colonnes d'Hercule, qui, se levant en masse, venaient conquérir dans l'Asie de nouvelles demeures. S'avancant à travers l'Europe, cette colonne immense entraînait tout sur son passage. Un si prodigieux mouvement avait pour auteur un Français nommé Pierre (4). En vue d'adorer le tombeau du Christ, il s'était rendu en Terre Sainte ; et là, accablé d'horribles traitements par les Turcs, dévastateurs de l'Asie entière, il n'avait pu regagner

---

(1) Aussi sous ce prince, instruit lui-même, les études et les lettres reprurent-elles une nouvelle vigueur.

(2) Liv. XV, p. 482-485.

(3) L. X, p. 283 et suiv.

(4) Sur ce personnage et le surnom de Cucupierre que lui donne Anne Comnène on peut voir les notes de du Cange, édit. de Cinname, p. 349.

sa patrie qu'avec beaucoup de peine. A peine arrivé, il veut renouveler son pèlerinage ; mais pour être à couvert des cruautés dont il avait été victime, il adopta un parti plein de prudence celui de faire appel à la piété de ses compatriotes. Dans ce but, il parcourt le pays des Latins : c'est la voix de Dieu qui par la bouche d'un serviteur docile, s'adresse à tous les Français, qui leur ordonne à tous d'abandonner leurs propres foyers, d'aller adorer la sépulture du Sauveur. Tout l'effort de leurs bras, toutes leurs pensées doivent avoir pour but d'arracher Jérusalem à l'oppression des infidèles. Le succès couronna sa prédication. Ses paroles, comme un oracle divin, enflammèrent les cœurs, et partout, à ses ordres, les Français se rassemblèrent avec armes, chevaux et bagages : telle était leur ardeur tel était l'impétueux entraînement de leur zèle. Ils couvraient au loin les chemins : une multitude sans armes marchait à la suite des hommes de guerre, et l'on eût compté plutôt les sables de la mer et les étoiles du ciel. Les femmes, les enfants qui, renonçant à leur pays, accompagnaient les guerriers, portaient comme eux des croix rouges sur l'épaule. Une masse si considérable n'avait rien de compact ; ses mouvements et son arrivée ne pouvaient s'opérer avec ensemble ; et comment ces foules sans nombre, parties de tant de lieux différents, se fussent-elles rassemblées dans les ports de la Lombardie pour s'y embarquer à la fois ? Les bandes se succédaient tour à tour, celle-ci la première, une autre la seconde, une troisième ensuite : elles traversaient aussitôt la mer et abordaient sur nos côtes. Devant elles s'avançaient, pour les annoncer, des nuées immenses de sauterelles : c'étaient, comme l'observation apprit plus d'une fois à le reconnaître, les avant-coureurs des Français. A peine la guerre sainte avait-elle été publiée, que le premier, après avoir vendu ses biens, Godofroi s'était mis en marche : puissant par ses richesses, un noble caractère, un courage ardent, une illustre origine l'élevaient au-dessus des autres. Tous les Français, à son exemple, rivalisaient d'ardeur à se devancer mutuellement. Jamais ne s'était vu, de mémoire d'homme, un ébranlement si général. Les uns, dans la sincérité de leur zèle, brûlaient d'adorer le tombeau du Sei-

gneur ; leur unique désir était de contempler, de parcourir les saints lieux : les autres étaient dirigés par des intentions moins pures ; au fond de leur cœur se cachaient des vues ambitieuses, la secrète envie de s'assurer sur leur route la possession de Constantinople, et de se payer par la conquête accessoire de cette capitale des fatigues de l'expédition. Cependant Pierre, sa prédication achevée, avait précédé tous les autres : arrivé en Lombardie, il traversa le golfe, une armée de 80,000 fantassins et de 100,000 cavaliers suivait ses pas ; elle s'avança à travers le pays des Hongrois et atteignit Constantinople (1).

« Rien n'égale la bouillante ardeur, l'élan impétueux de la race française : quand elle poursuit le succès d'une entreprise, sa fougue est irrésistible (2). Instruit des maux que Pierre avait soufferts de la part des Turcs, l'empereur lui donna le conseil d'attendre patiemment l'arrivée des autres comtes ; mais trop confiant dans la multitude qu'il trainait après lui, celui-ci méprisa ses avis. Il franchit le détroit, et alla mettre le siège devant la petite ville d'Hélénopole. (3) Dans le même temps, un corps de dix mille Normands qui l'avait accompagné se détacha du reste des troupes pour porter le ravage dans les environs de Nicée. La cruauté qu'ils déployèrent passa toute mesure. Les enfants qui tombaient entre leurs mains, ils les coupaient par morceaux ou les embrochaient avec des pieux aigus, et les faisaient rôtir devant le feu. Les hommes et les vieillards n'étaient pas en butte à des barbaries moins raffinées. Cette conduite inhumaine exaspéra les habitants ; ils ouvrirent leurs portes et se précipitèrent contre l'ennemi. Une lutte acharnée s'engagea ; mais la résistance vigoureuse

---

(1) On peut voir sur l'itinéraire suivi par les croisés Guillaume de Tyr, I, 19 et suiv. Quant à leur nombre, il n'excédait pas, suivant cet historien, celui de 40,000 hommes.

(2) Un mérite particulier d'Anne Comnène, dit Sainte-Croix, p. 758 de son *Examen des historiens d'Alexandre*, « c'est qu'elle saisit parfaitement l'esprit des croisés, et que tous les traits du caractère des Français sont chez elle d'une grande vérité. »

(3) Ville de Bithynie, sur le golfe de Nicomédie et à l'embouchure du fleuve Dracon : autrefois Drépane. Constantin lui avait donné ce nom nouveau pour honorer sa mère Hélène.

qui accueillit les assaillants les força de chercher un abri derrière leurs remparts. Victorieux et chargés d'un immense butin, les Normands regagnèrent Héliénopole. Bientôt ils s'en éloignèrent de nouveau pour marcher sur Xérigorde qu'ils enlevèrent de vive force. Le sultan, à cette nouvelle, envoya contre eux des forces suffisantes, sous la conduite d'Elchane, qui reprit la ville. Il passa au fil de l'épée une partie des ennemis, emmena les autres en captivité, et tourna ensuite ses efforts contre les troupes que Pierre avait conservées. Une embuscade, avantageusement postée, devait, lorsqu'elles prendraient la route de Nicée, les assaillir à l'improviste et les détruire. Pour seconder ce plan, il fit passer du côté des Français, dont il connaissait l'humeur avide, deux habiles émissaires. Ils avaient ordre de publier dans le camp que les Normands s'étaient emparés de Nicée et s'en partageaient les dépouilles. Cette fausse nouvelle ne manqua pas son effet sur les compagnons de Pierre. Tous aussitôt, émus et impatients du départ, lorsque ce mot d'argent et de pillage eut frappé leurs oreilles, coururent, sans observer leurs rangs, à cette riche proie. Dans leur précipitation et leur désordre, ils tombèrent, sur les bords du fleuve Dracon, dans l'embuscade des Turcs qui les taillèrent en pièces (1). Le nombre des victimes frappées du glaive infidèle fut, du côté des Français et des Normands, si considérable, que les cadavres réunis et entassés formèrent, je ne dirai pas un tertre élevé, une colline, une éminence, mais comme une haute montagne, d'une profondeur et d'une largeur incroyables. Dans la suite, d'autres Barbares, de la même race que ceux qui avaient péri, bâtirent près de là une ville qu'ils entourèrent d'une muraille. Ils firent en partie servir à cette enceinte les os de leurs compatriotes; et, çà et là, ils les intercalaient, en guise de pierres, au reste de la construction. Ainsi, en fondant une cité, ils donnèrent une sépulture à leurs morts, et aujourd'hui encore on peut voir ces remparts où le ciment recouvre un mélange de pierres et d'ossements. »

C'est assez montrer l'intérêt soutenu et la fougue passionnée

---

(1) Ce massacre eut lieu en octobre 1096.

d'Anne Comnène. Pour la faire connaître au lecteur, nous nous sommes attaché à retenir le luxe d'images et l'élégance verbeuse dont elle se plaît à se parer. Elle eût mérité, comme on voit, d'être, quelques siècles plus tard, le centre de cette société raffinée dont on ne cite plus aujourd'hui que la recherche ridicule, sans se rappeler que plusieurs de nos grands écrivains y ont vécu et s'y sont formés. Son défaut, en effet, mêlé à beaucoup d'esprit et de mouvement dans la pensée, c'est de cultiver avec trop de goût le beau langage (1) : écueil à la fois redoutable pour l'aurore et le déclin des littératures. Mais ne faut-il pas rendre justice à l'attachante variété de l'exposition, à la chaleur qui l'anime ? Ce n'est pas là comme dans la plupart des chroniqueurs du moyen-âge, le fait décoloré, la parole morte, auxquels l'érudition et l'intelligence modernes ont besoin de rendre la vie. Ici, quelle impétuosité de sentiments ; quel coloris dans les tableaux ; et dans les défauts mêmes que de charmes ! Si le goût murmure, la curiosité satisfaite absout presque toujours l'auteur : Oserai-je le dire ? Sa manière pittoresque me semble rappeler souvent le cardinal de Retz. Ils prennent l'un et l'autre, aux événements, le même intérêt personnel. De là, dans la narration, le même entraînement et le même feu (2). On peut signaler aussi dans leur caractère plus d'un rapport. C'est la même turbulence, la même mobilité inquiète, la même ardeur d'impressions que reflètent leurs écrits. Aussi ne craindrai-je pas de l'ajouter : Il y a dans Anne Comnène quelque chose de l'esprit moderne et même de l'esprit français. Si donc, malgré les graves imperfections qui obscurcissent son talent, elle doit trouver de l'indulgence auprès de quelques juges, ce sera surtout auprès de

---

(1) Elle même nous dit dans sa préface « qu'elle s'est efforcée d'atteindre à toute la pureté de l'atticisme. » Elle affectionne trop les figures de rhétorique et les citations d'anciens poètes. Un autre défaut de son style, c'est qu'elle emploie souvent des termes particuliers au moyen âge, ou donne aux mots grecs dont elle se sert, une acception jusqu'alors inusitée.

(2) Toutefois, on ne dissimulera pas qu'à la fin de l'*Alexiade* la lassitude d'une si longue tâche ne se fasse manifestement sentir : l'ardeur baisse, le style devient plus lâche et les répétitions se multiplient.

nous. En outre, s'il est vrai que, pour la valeur réelle des documents qu'ils renferment, il y ait une grande différence à établir entre les ouvrages qui retracent des événements antérieurs à l'écrivain et ceux dont il a été lui-même témoin, on ne saurait méconnaître l'importance de l'Alexiade. Non qu'il ne faille, comme nous en avons averti, la lire avec réserve : bien que Anne Comnène jure, par les âmes des objets perdus de son affection, qu'elle ne s'écartera jamais de la vérité, sa tendresse même et son émotion trop continue ne permettent pas, on l'a déjà remarqué, qu'elle observe toujours son serment. Mais on n'en doit pas moins convenir qu'elle offre à l'étude intelligente du passé l'une des sources les plus dignes d'être interrogées à fond, et l'un des secours les plus précieux pour le progrès de la science historique (1).

Au reste, il n'a tenu qu'à bien peu de chose que cet ouvrage n'arrivât pas jusqu'à nos jours. La rareté des copies en devint bientôt extrême. Que les Latins, insoucians par ignorance, aient témoigné en particulier un faible empressement à conserver et à transcrire l'œuvre d'Anne Comnène, on ne peut s'en étonner beaucoup, si l'on songe aux sentiments dont elle se montre animée pour eux. Grâce aux soins du cardinal Barberin, dont le nom rappelle un protecteur éclairé des lettres, le manuscrit le plus complet en fut trouvé dans la bibliothèque de Florence (2). Parmi nous, la reproduction de cette histoire est due surtout au chancelier Séguier, l'un de ces magistrats du XVII<sup>e</sup> siècle, qui unirent, avec le plus d'éclat, à la pratique sévère des devoirs de la justice, l'amour et le culte de la littérature, antique apanage de nos familles parlementaires. En favorisant activement les travaux qui donnèrent à la France la collection des Byzantins, il fut un de ceux qui créèrent l'un des premiers titres de gloire du règne de Louis XIV.

---

(1) Suivant Sainte-Croix, p. 759 de l'ouvrage cité, « la gloire, peu commune, d'avoir rallumé le flambeau de l'histoire dans les ténèbres du XII<sup>e</sup> siècle, appartient à cette femme illustre. »

(2) Néanmoins un autre manuscrit ultérieurement découvert, celui que le savant Cujas envoya au président Faur de Saint-Jorry, a paru dans plusieurs parties préférable à celui-là même.

Déjà l'*Alexiade* avait été imprimée en 1610 ; mais l'éditeur, David Hæschelius, n'en avait fait connaître que 8 livres. Les sept derniers parurent seulement en 1651 (1). Ce fut à cette époque que Pierre Poussines donna la belle et complète édition sortie de l'imprimerie du Louvre (2). Il avait promis des notes, mais il ne put tenir cet engagement qui fut depuis réalisé par du Cange (3).

---

(1) Le 15<sup>e</sup> livre se termine par la mort d'Alexis, et l'opinion de ceux qui prétendent que cette histoire avait primitivement 20 livres ne paraît pas fondée.

(2) Par malheur Poussines n'eut à sa disposition que le manuscrit de Barberin. Celui de Cujas lui parvint trop tard, et il ne put s'en servir que pour faire des corrections à la marge de l'exemplaire d'Anne Comnène que possédait le collège de Toulouse. Ces secours ont permis aux nouveaux éditeurs de l'*Alexiade* d'introduire dans les livres qui ont déjà paru de précieuses améliorations.

(3) Elles sont à la suite du texte de Cinname : « Cinnami libri VI : accesserunt Caroli du Fresne du Cange in Nicephori Briennii, Annæ Comnenæ et Cinnami historias notæ historicæ et philologicæ, in-f<sup>o</sup>, Paris, typ. Reg., 1670. » Une réimpression d'Anne Comnène et de Cinname, ainsi que des auteurs Byzantins en général, a paru à Venise en 1729.